

M le magazine du monde
29 juin 2019

La Culture

Depuis cinquante ans, ses œuvres tapissent les murs des villes du monde entier. Inspirateur de JR ou Banksy, le pionnier français du street art

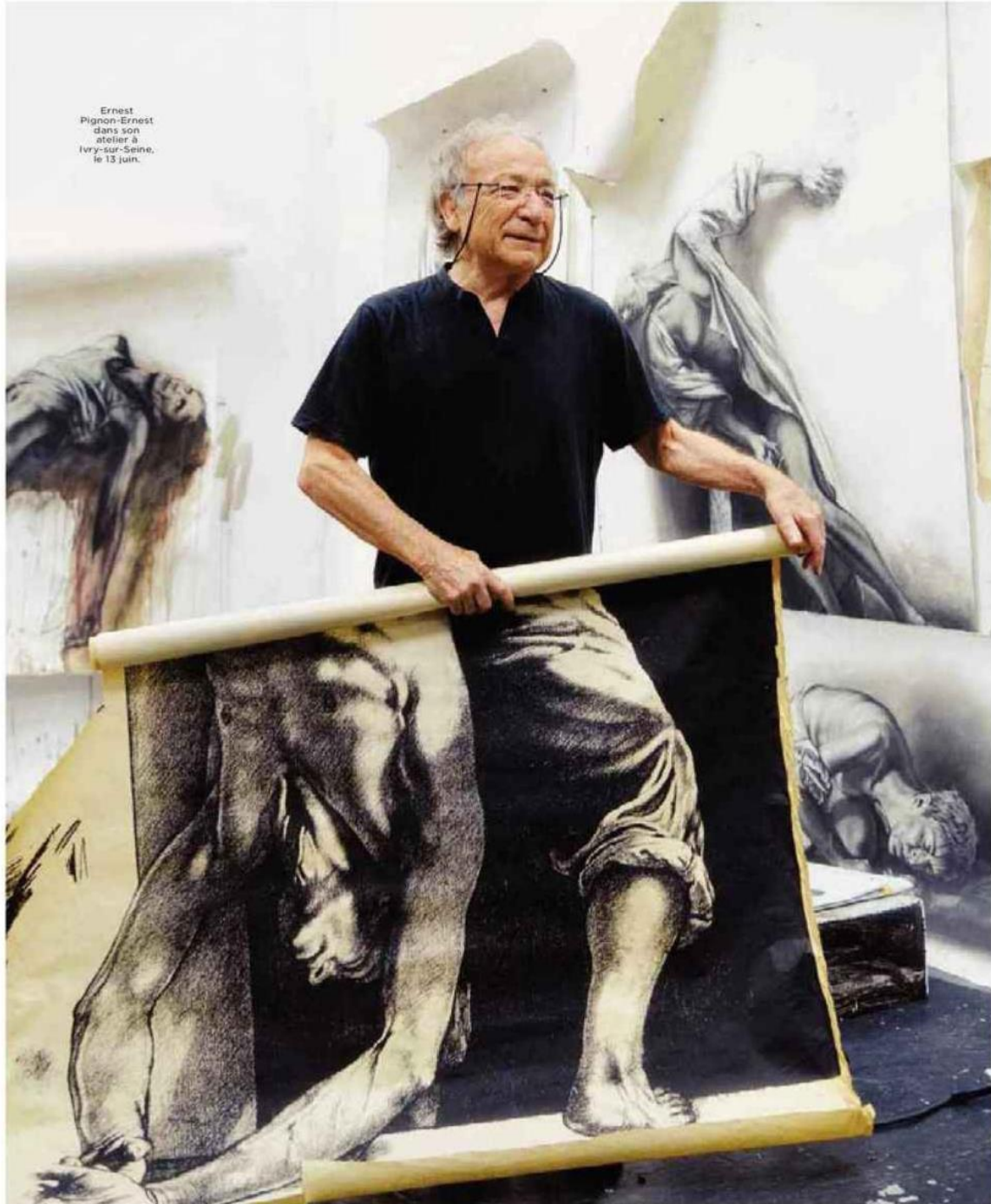
Ernest Pignon- Ernest

est à l'honneur au Palais des papes, à Avignon, où près de quatre cents de ses fusains, collages et photos sont exposés dans le cadre de la rétrospective "Ecce Homo".

Par Roxana Azimi — Photos Thomas Chéné

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



BANKSY ET JR SE PARTAGENT UNE INFLUENCE.

Un artiste qui n'est pas du même monde, quoique ayant fait lui aussi de la rue son terrain d'action, et ce, dès les années 1960. Ernest Pignon-Ernest est leur père à tous, mais le septuagénaire niçois n'a pas la popularité de ses cadets du street art. Ses collectionneurs ne se nomment pas Brad Pitt ou Paul Smith, ses prix n'alignent pas six zéros et ses abonnés Instagram ne se chiffrent pas en millions. Cet été, il expose dans la grande chapelle du Palais des papes, à Avignon. Soit 400 dessins, collages et photographies retraçant cinquante ans de vie à placarder les murs. Nulle trace pour autant d'amertume, encore moins de jalousie, chez ce vétéran bonhomme qui s'autorise à peine une mini-vacherie : « *Banksy est l'archétype de l'art d'aujourd'hui, une expression du système plutôt que sa remise en cause.* » Au buzz médiatique, l'érudit préfère les plumes complices du philosophe Jean-Luc Nancy et de l'écrivain Daniel Pennac ou encore la petite dédicace datant de 1977 de Francis Bacon – « *Je suis votre travail avec intérêt* » – qui, quarante ans après, le fait toujours rosir. « *Gauchiste avec une distance critique* », portant toujours le col Mao, Ernest Pignon-Ernest n'a pas

pour autant la rage des tagueurs anonymes qui électrisent les rames de métro. Pour ce marxiste athée marchant sur les traces du sacré, l'art est plus offrande qu'offense. Gamin, il ne jurait que par Picasso, peintre rouge et rugissant. L'autodidacte timide le dit sans ambages, il n'a pas fait de l'art pour peindre des pommes. Ce fils d'un employé des abattoirs a une conscience de classe et l'œil sur les maux du monde. En 1966, alors qu'il s'active à son chevalet dans un petit village du Vaucluse, la force de frappe atomique française s'installe sur le plateau d'Albion, à moins de trente kilomètres. L'enfant de la guerre veut réagir. Mais l'ampleur du thème le paralyse. Que faire après *Guernica*? Un tableau de plus lui semble « *dérisoire, pas à la hauteur* ». C'est in situ, dans ce magnifique paysage planté de lavandes qu'il décide d'intervenir. En se plongeant dans les photos d'Hiroshima, il tombe sur l'ombre portée d'un passant désintégré par l'éclair nucléaire, fantôme qu'il redécoupe au pochoir et dont il tapisse les rochers. Sans le savoir, il devient un pionnier du street art.

Depuis, ses sérigraphies grandeur nature façon suaires ont tapissé les rues de Paris, Nice, Naples ou Ramallah. Rien d'impulsif dans sa méthode qui consiste à faire se rencontrer un lieu et un thème. Prenons Naples. Cette ville de cœur, il l'a arpentée de jour comme de nuit, en promeneur, bien sûr, mais aussi en lecteur, sur les pas de Virgile et d'Erri De Luca. Il lui a fallu trois mois et quatre versions déchirées avant de trouver son Pasolini assassiné, portant son propre cadavre façon Pietà. Ernest Pignon-Ernest s'imprègne tout autant de musique, d'art ancien et de philosophie, convoque

Dans l'atelier de l'artiste, des reproductions de son Pasolini assassiné (ci-contre) et un mur d'images (page de droite).



Masaccio et Dante pour nourrir son dessin. D'une précision extrême, son fusain se veut assez réaliste, pour «*apparaitre comme une présence, un face-à-face*» et suffisamment chargé de sens pour dépasser l'effet trompe-l'œil. Avec un commandement hérité des Lumières : mettre l'homme au centre du monde. *Ecce Homo*, tel est d'ailleurs le nom de son exposition à Avignon. L'homme, c'est aussi bien ses poètes de référence, Rimbaud ou Mahmoud Darwich, que la vieille marchande napolitaine qu'il immortalisera après sa mort.

C'EST DE NUIT QU'IL COLLE, SANS JAMAIS D'AUTORISATION – il a été arrêté plus de cinquante fois –, mais pas à la va-vite, calculant la pose au millimètre près. L'œuvre, ce n'est pas juste un tracé, mais la texture d'un mur et l'espace autour. «*Tout mon travail consiste à faire en sorte qu'une image densifie un lieu, indique-t-il, qu'elle le révèle, le perturbe parfois, qu'elle en semble inséparable.*» Inséparable, mais éphémère. Et respectueuse de la ville. Fulminant contre les tags «*imbéciles*» qui ont recouvert la basilique de Santa Chiara à Naples ou les personnages plus grands que nature, «*si publicitaires*», l'artiste prône un art «*responsable*», car «*la ville, ça se partage*».

Fragiles, ses papiers collés ont subi l'épreuve du temps et parfois l'outrage des cupidés. En 2001, un grand portrait de Robert Desnos tenant une image de Gérard de Nerval, rue Adolphe-Adam, derrière le Théâtre de la Ville, fut décollé au bout de six mois. Ernest Pignon-Ernest ne s'en offusque pas. Pas plus qu'il ne rumine contre les légions de plagiaires qui ont pompé son fameux Rimbaud. Son indignation, il la réserve à des sujets bien plus



graves. En 1971, il pose ainsi sur une dizaine de marches du Sacré-Cœur des silhouettes de gisants, hommage aux fusillés de la Commune contre la mémoire desquels cette architecture pâtissière fut érigée. Trois ans plus tard, pour protester contre le jumelage de Nice avec Le Cap, dans une Afrique du Sud alors sous le joug de l'apartheid, il placarde dans les rues de la ville le dessin d'une famille noire parquée derrière des barbelés. Depuis, il n'a cessé de plaider, à coups d'images, pour le droit à l'IVG ou contre le mur de séparation entre Israël et la Palestine.

Bien que populaire – 130 000 visiteurs pour son exposition au *Mamac* à Nice en 2017 –, il n'a pas eu de grande exposition dans un établissement de la capitale depuis... 1979, dans la section d'art contemporain du Musée d'art moderne de la Ville de Paris ! Les institutions les plus branchées jugent son crayon académique, «*Je me fiche de n'avoir été acheté que par un seul fonds régional d'art contemporain, lâche-t-il. Ça me rassure plutôt tant le service public pour les arts plastiques est dévoyé !*» Il s'étonne davantage que le Louvre ne l'ait jamais contacté, lui qui travaille sur l'histoire de la peinture. Ce qu'il ne dira pas, c'est que JR, lui, fut invité à deux reprises par le plus grand musée au monde. Ernest Pignon-Ernest a bien reçu la visite d'un président. François Hollande, qui lui a commandé dans la foulée les portraits de quatre grands résistants fraîchement panthéonisés, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillon, Pierre Brosolette et Jean Zay. Quatre immenses dessins tendus en 2015 entre les colonnes du temple républicain. Un an plus tôt, JR avait investi l'intégralité du Panthéon. ☺

«*Ecce Homo*», d'Ernest Pignon-Ernest,
Palais des papes, Grande chapelle, Avignon.
Jusqu'au 29 février 2020.

“Tout mon travail consiste à faire en sorte qu'une image densifie un lieu, qu'elle le révèle, le perturbe parfois, qu'elle en semble inséparable.”